

Jean Pierre FERNANDES

Récit

Chêne

© Jean Pierre FERNANDES

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

C'est l'histoire d'un homme qui aurait pu être celle de mon père. Lui est arrivé en France après avoir fui précipitamment le Portugal durant son service militaire. Ma mère, qui venait d'accoucher de leur premier enfant en 1972 est arrivée en 1973. Ma sœur, l'aînée, fêta son premier anniversaire en France. Je suis le deuxième d'une fratrie de trois enfants. Je suis né en 1974 et mon petit frère en 1978. Nous sommes donc nés tous les deux en France. Voilà en substance ce que je sais du passé de mes parents et de notre histoire...

Longtemps je me suis demandé quelle aurait été ma vie si les événements n'avaient pas poussé mon père à fuir le Portugal alors en guerre dans ses colonies et à émigrer en France. Et pourquoi la France ? Pourquoi à ce moment-là ? Dans quelles conditions, avec quels moyens ? Toutes ces questions m'ont toujours taraudé l'esprit et n'ont jamais trouvé de réponse... « *Je te raconterai plus tard* » m'avait-il répondu, un jour où mes interrogations se firent plus pressantes. Ma mère non plus n'a jamais su exactement pour quelles raisons et comment il était parvenu à quitter son pays natal ? Sur son lit d'hôpital, en phase terminale, je n'ai pas osé lui redemander. S'il avait eu la force, se serait-il confié ? Ces questions resteront à jamais en suspens. Aujourd'hui je reste seul avec mes doutes et mes incertitudes. Ce sont toutes les réponses à ces questions que je me prends à imaginer dans ce récit. Quelques faits sont bien réels, je laisse le soin à ceux qui savent, de lire entre les lignes...

Ce récit est une manière pour moi de transmettre à mes enfants leur histoire, leur héritage, qu'ils sachent d'où ils viennent, dans quelles conditions, comment et pourquoi leurs grands-parents ont dû se faire une place dans un pays qui n'était pas le leur. Je suis heureux qu'ils n'aient pas eu à se poser ce genre de questions. Peut-être un jour ? La génération issue de la diaspora portugaise, en l'occurrence, mais pas seulement, toutes les filles et fils d'immigrés ont sans doute le même sentiment : celui de n'être chez eux nulle part.

à Manuel 1944 /2006

Mariana Rita 1946 /2012

Ana Cristina et Paulo

19:30

Comme chaque soir, elle referme mécaniquement la porte de ma chambre après son passage, la laissant un peu entrouverte pour ne pas m'isoler tout à fait du reste du monde. Sans doute pense-t-elle que le maigre filet de lumière qui s'invite dans la pièce sera un allier suffisant, une veilleuse sans âme, mais fidèle, capable de m'aider à surmonter cette interminable attente jusqu'au lendemain. Cette brèche dans cet écrin morbide sera mon seul salut, pour ne pas être totalement happé dans la noirceur de la nuit qui tapisse ce lieu. Cette porte entrouverte ressemble à un rituel immuable qu'elle perpétue chaque soir comme pour me rassurer, pour que rien ne change. D'ailleurs rien ne change. Tous ces lendemains se suivent et se ressemblent, déguisés en noms différents comme pour tromper ma vigilance. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche. Ce soir ne déroge pas à la règle, mon dernier contact avec l'extérieur vient une fois encore de quitter la pièce sans surprise. Ce « *Bonne nuit Monsieur Soares, à demain !* » sonne comme un point final à cette journée aussi banale qu'insignifiante. Une formule de politesse vide de

sens qui clôt toute conversation, toute tentative de dialogue supplémentaire. D'ailleurs, ni elle ni moi n'en avons envie. Parler à une inconnue ? Pour quoi faire ? Pour raconter quoi ? Ma vie ? Des Monsieur Soares elle en a vu défiler des dizaines dans cet établissement où l'on ne croise que des ombres grimées en êtres humains, des souvenirs, des visages vite effacés de sa mémoire déjà trop encombrée. Je ne suis qu'un numéro de chambre dans laquelle elle doit s'acquitter de ses tâches quotidiennes, rien de plus. Je ne crois pas à ce soi-disant attachement que pourraient avoir les aides-soignantes envers les résidents. C'est leur travail, d'ailleurs, je ne les blâme pas. S'attacher à des personnes qui pour la plupart sont en fin de vie s'apparenterait à couvrir un mort-né.

Comme d'autres ici, je redoute ce moment, cet instant où le temps semble s'arrêter, où les minutes s'arrachent une à une à l'immobilité, après soixante secondes de lente agonie. Cette solitude me pèse de plus en plus. Ce n'est pas que la présence de ces femmes me soit d'un grand réconfort, mais c'est distrayant parfois de les voir passer de chambre en chambre, de les entendre parler entre elles dans le couloir, dénigrer une des leurs ou négocier le changement d'un roulement avec une autre parce que ce samedi, il y a la fête de l'école du fiston et que pour rien au monde, elle ne voudrait rater son

spectacle de fin d'année. La vision de l'arrivée en scène du rejeton dans son costume aussi laid que ridicule me fait doucement sourire. Voir ces mères au bras de leur conjoint s'extasier en écoutant leurs enfants qui, pour la plupart, chantent faux, les voir s'enorgueillir de la piètre prestation de leur progéniture m'effare prodigieusement. Cette fierté de voir son enfant se produire sur scène est pourtant bien légitime, mais je ne me rappelle pas l'avoir ressentie. Avoir l'œil humide devant la représentation pourtant médiocre de sa progéniture est commun à tous les parents, je pense. Tourner la tête en direction d'autres parents comme pour leur dire : « *c'est mon enfant que vous voyez là !* »

À l'époque, j'ai peut-être vécu la même chose. Je ne sais pas, je ne sais plus...

Mes souvenirs, que je croyais gravés à jamais disparaissent les uns après les autres dans les méandres de ma mémoire capricieuse.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne le sais que trop.

Je me sens diminué, conscient que ma dépendance ne fait qu'empirer. Depuis combien de temps suis-je là au juste ? Dans cet hospice qu'ils appellent pudiquement Ehpad « résidence du Chêne », à encombrer cette chambre de ma présence inutile, à imprégner les murs de mon souffle nauséux, de mes toux répétées, de mon odeur de vieux. Combien de saisons à voir bruissier les feuilles de ce chêne

séculaire qui me nargue chaque jour devant ma fenêtre comme pour me signifier que même après ma mort, il sera là ? Enraciné au plus profond de cette terre, face à moi, le déraciné.

Ce chêne qui trône fièrement dans le jardin, contraste avec le mouroir en face duquel il s'épanouit. Un pied de nez au temps qui passe, dont il se fout. Il semble hors du temps, hors d'atteinte de cette mort qui transpire partout.

Ma chambre est au deuxième, d'ici, je peux voir ses branches aux multiples ramifications. Comme un lion dans la savane, il ne souffre d'aucun prédateur, le roi de la forêt est là, sous mes yeux et je ne peux qu'être admiratif de sa force et de sa longévité. Moi qui peine à me lever, j'admire la puissance que la nature lui a donnée. Il passe l'épreuve du temps sans accrocs ni embûches. Il s'en dégage une quiétude insolente que rien ne perturbe dans sa course lente vers le ciel. Lui, la force tranquille, imperturbable qu'aucun souffle, qu'aucune rafale ne peuvent faire vaciller se tient bien droit et fier.

Je l'envie. J'envie sa vigueur, sa robustesse, tout ce dont je suis privé petit à petit, comme un cambriolage minutieux et sournois de ce qui fait de moi un homme.

J'envie sa présence à la fois imposante et discrète. Ce chêne ressemble à ces colosses qui n'ont pas à faire usage de leur force pour se faire respecter

tellement leur masse impressionne et qui imposent naturellement le respect.

Je suis dans cet établissement depuis si longtemps que ma mémoire n'arrive plus à se rappeler d'une date exacte. Trois, quatre ans ? Les jours passent les uns après les autres sans qu'aucun d'eux ne laisse une quelconque empreinte significative. Je n'ai pas de visite ou alors je ne m'en rappelle pas.

Bizarrement, je me souviens très bien de là où je vivais lorsque j'étais gamin, de mon adolescence. En revanche, mes souvenirs d'adultes s'évaporent comme de surnois volutes d'acide, invisibles, mais tellement redoutables. Aujourd'hui mon cerveau n'imprime plus rien, peut-être parce que justement, il ne se passe plus rien. J'ai l'impression de n'être qu'une machine qu'on remplit et qu'on vidange régulièrement sans but précis. A quoi ça sert ? A quoi je sers ? Je vis reclus ici sans le moindre plaisir, une vie d'ascète malgré moi. Je regarde ma chambre à la décoration sommaire, aux murs monochromes et ne peux m'empêcher de fermer les yeux, car rien ici ne m'est familier, pas même ce peignoir que je porte depuis toujours. J'ai été parachuté dans ce lieu étrange et étranger comme il y a quarante ans lorsqu'un hélicoptère de l'armée portugaise me déposa sur le théâtre de ce qu'allait être la plaie la plus profonde de mon existence, la guerre d'Angola.

Je m'appelle Manuel Soares, je suis fils unique, né en quarante-six, à Leiria, petite ville située entre Coimbra et Lisbonne, dans le quartier de la vieille ville. J'habitais au troisième étage d'un vieil immeuble aux façades blanches, ternies par l'usure du temps que la Seconde Guerre mondiale avait épargné. L'entourage des fenêtres était peint en jaune vif : « *Pour éloigner le mauvais œil* » disait maman.

Les traditions et les superstitions ont la dent dure dans ce pays.

Pour avoir de l'ombre dans la maison, chaque fenêtre était pourvue de petits volets tressés de dentelle métallique. Sous le toit, une arcade en pierre d'environ trois mètres maintenait à distance le bâtiment dans lequel nous vivions avec celui d'en face. La porte d'entrée de l'immeuble était en bois sculpté de couleur foncée avec une grosse poignée en laiton d'un jaune si éclatant que j'ai cru pendant longtemps qu'elle était en or massif. Au-dessus de celle-ci, une partie vitrée apportait un peu de clarté à l'intérieur sans amener trop de chaleur. Quand on entrait, le sol était couvert de petits carreaux marron et beige plus ou moins réguliers. Pour monter aux étages, il y avait un escalier en marbre blanc, les

murs avaient leur partie basse décorée d'azuléjos¹ peints de différentes nuances de bleu. Sur la partie haute, du plâtre blanc éclaircissait l'ensemble en restituant la lumière que le soleil offrait sans compter. Je me souviens encore de l'odeur de cette cage d'escaliers, le matin quand je partais avec maman au marché. Difficile de mettre des mots sur ce parfum, je dirais un mélange délicat de savon noir, de vinaigre blanc, de détergent et surtout l'odeur de la fraîcheur du matin qui se dissipe à mesure que la température de l'air augmente.

Dans mes souvenirs, l'appartement n'était pas très grand, mais assez pour nous trois. Je me rappelle qu'il était haut de plafond, je me sentais tout petit quand je levais les yeux vers lui. En entrant, il y avait un long couloir, à droite, ma chambre, en face, celle de mes parents, plus loin, la salle à manger attenante à la cuisine et au fond de ce couloir se trouvait le bureau de mon père.

Nous vivions dans ce lieu que la guerre avait « *grâce à Dieu* » oublié. À Dieu, à Salazar² et à son Estado Novo³.

C'était en substance ce que mon père tenta de m'inculquer durant toute sa vie.

Il vouait une admiration sans borne à cet homme

¹ Faïence typique

² Dictateur Portugais

³ Doctrine Salazariste

qu'il considérait comme le garant de l'ordre moral et interdisait à quiconque de contester ses propos. Maman se gardait bien d'émettre une quelconque opinion à ce sujet comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs.

En raison d'une santé fragile, mon père ne put intégrer la Division Azul en quarante et un pour combattre auprès des Espagnols sur le front de l'est afin d'aider la Wehrmacht à résister à ce qu'il nommait « *la vermine communiste* ». Il était profondément patriote et à ce titre, refusait le dictat d'un quelconque abandon de souveraineté. Même après être devenu père d'un petit garçon et malgré le risque de laisser veuve et orphelin, la frustration de ne pas avoir pu servir son mentor et son pays fut pour lui, une plaie béante qu'il ne put jamais combler ou refermer malgré l'amour qu'on lui portait.

Il me fallut quelques années pour comprendre et admettre que mon père était un fervent militant fasciste aux idées bien arrêtées et au caractère impulsif. Il avait pour habitude de tenir des réunions de travail dans son fameux bureau. Une demi-douzaine d'hommes aux allures de « Monsieur tout le monde » assistait régulièrement à ces débats qui pouvaient durer jusque tard dans la nuit. Je me souviens d'un homme en particulier. Il portait toujours un costume sombre, un chapeau noir et une chemise claire. Il boitait légèrement et était

facilement identifiable à ses bruits de pas dans l'escalier. Un soir, maman lui ouvrit la porte et comme à chaque fois qu'on frappait, j'accourus derrière elle pour voir le visage de ces serviteurs de la nation, ces visiteurs du soir que j'avais le privilège de voir pour de vrai. Comme à l'accoutumée, il entra, salua poliment maman en enlevant son chapeau et se dirigea vers la pièce de tous les secrets. J'étais derrière elle, en me voyant, il s'arrêta face à moi, se pencha pour être à ma hauteur et s'approcha de mon oreille.

« *Ton père est un héros, tu peux être fier de lui* » me murmura-t-il d'un ton grave. Puis il regarda maman et lui dit :

« *La relève est assurée* » avec un petit rictus qui fit apparaître les quelques dents qui lui restaient.

Je crânai en affichant un large sourire et retournai dans ma chambre avec l'intime conviction que les discussions qui s'échangeaient à côté étaient salutaires pour notre pays, le Portugal. Rien de ce qui se disait dans cette pièce ne devait en sortir, seule une odeur de tabac parvenait à s'échapper par-dessous la porte qui ne s'ouvrait qu'à de très rares occasions. J'étais dans mon lit et pouvais entendre le bruit sourd et rauque des interlocuteurs dont le niveau sonore augmentait en fonction de leurs argumentaires. À croire que tous les Portugais pensent que plus on parle fort, plus on a raison.

Je me tenais là, allongé, les yeux fixés sur la porte de ma chambre à essayer de percevoir un son, une parole, un mot capable de transpercer cette porte et ainsi me transporter dans cette pièce qui m'était interdite. De longues minutes à espérer pouvoir briser cet huis-clos aussi énigmatique qu'inquiétant, en vain.

J'ai su plus tard que depuis l'instauration de la PIDE⁴ par le gouvernement salazariste, les habitants qui ne pensaient pas comme lui étaient, de fait, considérés comme ennemis de l'ordre et risquaient d'être inquiétés par simple dénonciation d'un tiers. La délation et la répression allaient de pair dans cet Etat totalitaire qui matait toute rébellion, même infime. Cette terrible police était dans tous les esprits. Pour que les enfants obéissent, il n'était pas rare d'entendre des parents menacer d'aller chercher la PIDE s'ils n'étaient pas sages. C'était une sorte de croquemitaine, mais celui-là était bien réel.

À l'époque je ne mesurais pas que ce qu'ils faisaient était mal. Je voulais être des leurs, pouvoir décider du sort des gens comme un agent secret au service de son pays, un héros discret, invisible, mais redoutable.

Maintenant, je sais que mon père et sa bande étaient de ces délateurs, une sorte de trait d'union entre ce

⁴ Police Internationale de la défense de l'Etat

régime fasciste et la population récalcitrante, une Gestapo à la portugaise agissant avec la bénédiction du Pape.

Au fil du temps, le fossé qui me séparait de lui n'était plus de la pudeur entre un père et son fils, mais bien un profond dégoût et un rejet massif de ce qu'il était et de ce qu'il voulait que je sois.

A l'adolescence, notre relation empira encore un peu plus. Je le contredisais dès que j'en avais l'occasion, argumentant même de manière détaillée et construite contrecarrant ainsi toutes velléités qu'il aurait pu avoir à mon égard. Je ne lui parlais pas frontalement de la PIDE, mais mes allusions répétées au sujet de cette milice ne laissaient aucun doute sur mon point de vue littéralement opposé au sien.

Je n'avais qu'un seul ami à l'école, José Almeida. Il venait de la région de l'Alentejo et avait intégré en milieu d'année la classe dans laquelle j'étais. Je me rappelle très bien de son premier jour. Il entra dans la classe en regardant ses chaussures, le maître le présenta et lui demanda d'aller s'asseoir à côté d'un de ses nouveaux camarades. Un peu intimidé, il chercha où poser ses affaires. Ses vêtements étaient propres et tout à fait corrects, mais une grosse bague en argent portée à l'auriculaire comme celle que portent les Tziganes attira notre attention, je sentis que les élèves de la classe étaient impressionnés,

voire hostiles à sa personne. Ma réaction ne se fit pas attendre, je m'étais imaginé à sa place et pouvais deviner sa détresse. Je lui fis signe de s'asseoir à côté de moi, il s'exécuta en hochant légèrement la tête comme pour me signifier son soulagement. J'avais deux ans de plus que lui, mais malgré son jeune âge, il était plus grand et plus fort que moi. Naturellement, il me prit sous son aile et depuis ce jour, il eut à mon égard une grande sympathie et un profond respect. Il nous arrivait de reparler de ce moment en plaisantant et il me témoignait toujours sa gratitude, trouvant mon altruisme très fraternel. Une complicité et une amitié sans faille naquirent ce jour-là.

José avait une demi-sœur, Maria, du même âge que le mien. Elle était l'aînée d'une fratrie de cinq enfants et avait quitté l'école à quatorze ans pour aider sa mère qui se tuait à la tâche dans les champs de coton de la région. On peut dire que c'est elle qui éleva ses petits frères et sœurs durant tout ce temps. La journée, elle était petite main « chez Cristina », un atelier de couture à quelques kilomètres de Leiria, spécialisé dans les robes de mariée. Le soir, elle venait chercher ses frères à l'école. C'est à cette occasion que José me la présenta. Je fus sous le charme de cette très jolie jeune femme aux cheveux longs, d'un noir aussi noir qu'une nuit sans étoile. J'étais impressionné par sa maturité et admiratif de

son courage. Inconsciente du sacrifice qu'elle consentait à faire.

C'est aux côtés de José que mon esprit critique et ma conscience politique se révélèrent et se peaufinèrent. Nous lisions sous le manteau, des tracts émanant de résistants qui diffusaient leurs messages de manière sporadique à la jeunesse de ce pays qui crevait de ne pas pouvoir se soulever. Nous lisions des témoignages de comités de déserteurs réfugiés en France qui organisaient la désobéissance civile et la fuite de jeunes appelés refusant de se battre pour un combat qui n'était pas le leur. Pour un peu d'argent, la fédération de l'AOP⁵ proche du PCF⁶ facilitait l'Exil politique et trouvait du travail aux immigrés clandestins dont la France avait besoin pour reconstruire le pays. José m'avait parlé de son oncle Paulo qui s'était exilé en Bretagne, à Rennes. Il travaillait comme maçon dans le quartier de Villejean et était devenu un membre actif de l'AOP depuis le début des années soixante.

Nous arrivions à glaner des informations sur des mouvements résistants et vivions par procuration les maigres victoires dont ils se targuaient dans leurs billets d'informations. Je me servais de leurs argumentaires pour les jeter à la face de mon

⁵ Association des Originaires du Portugal

⁶ Parti Communiste Français